

LA LIBRE BELGIQUE - 2 5 NOV. 1988

## Morris adopté par le public



Mark Morris, successeur de Maurice Béjart à la Monnaie, vient de proposer en Belgique sa première création à partir de l'ode pastorale «L'Allegro, il Penseroso ed il Moderato» de Handel. Un divertissement léger d'esthète et de mélomane où le chorégraphe s'amuse à imager la fantaisie du livret poétique et la fluidité de la composition musicale. Le public se laissa agréablement charmer par ces jolies dénuées et vivaces. Voir en page 24.

# Le public a adopté Mark Morris

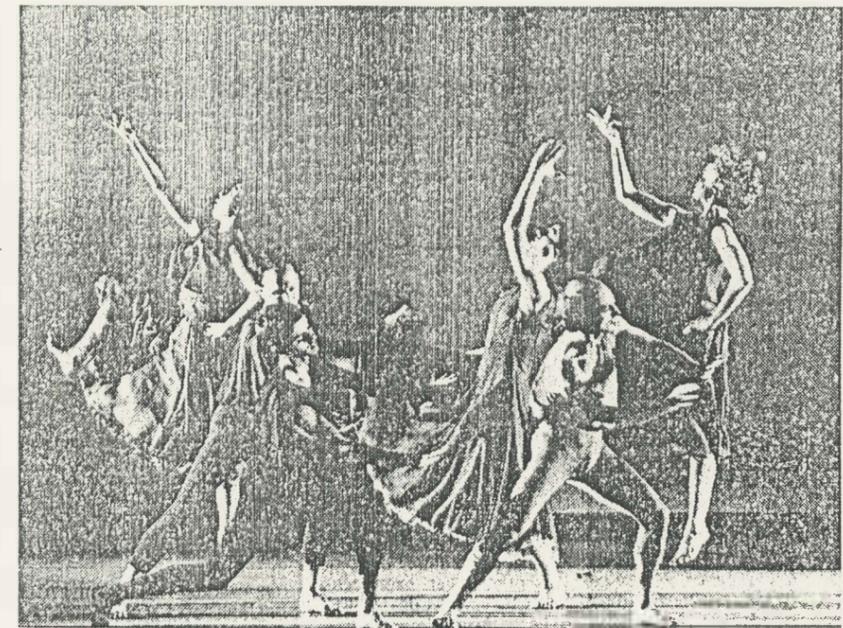
La chorégraphie du nouveau "pensionnaire" de la Monnaie sur "L'Allegro, il Penseroso ed il Moderato", de Handel, a surpris par sa naïveté raffinée et son romantisme passéiste

Mark Morris est un drôle de monsieur. Le chorégraphe américain, choisi par Gérard Mor, et pour assurer la continuité de la présence chorégraphique à la Monnaie, s'était pratiquement cloîtré à Mudra pour répéter sa première création belge refusant les interviews. Mystère, mystère... Mercredi soir, la Belgique découvrait enfin le travail de celui qui succéda à Maurice Béjart. Une découverte désarmante et souriante : loin de la gravité et de l'exploration de nos créateurs contemporains, le ballet de Mark Morris, à partir de l'ode pastorale de Handel, propose le sourire, la rêverie, la mélancolie avec une joliesse raffinée et un romantisme éthéré.

Son esthétique à la Botticelli, son symbolisme naïf des couleurs, sa faculté de faire s'envoler les corps sur la matière musicale et vocale, s'offrent sans intellectualisme, sans prétention. Avec cette simplicité désarçonnante plus américaine qu'européenne, proche de l'imagerie enfantine. «L'Allegro, il penseroso ed il Moderato» se feuillette comme un livre d'illustrations vivantes, limpides et léchées, où l'auteur caresserait doucement, sans les écorcher, les sentiments humains.

**TROP LISIBLE ?** On pourrait reprocher au chorégraphe ce style trop lisible ou volontairement naïf. On pourrait lui reprocher également son langage «démodé», désuet, à la manière de ces sculptures éthérées ornant les fontaines au cœur de jardins luxuriants ou même une certaine mièvrerie. Ce serait compter sans la merveilleuse adéquation de sa chorégraphie à la partition musicale et vocale du compositeur du «Messie», qui aimait tant l'oratorio. Ce serait compter aussi sans le thème pastoral des deux poèmes (l'Allegro et il penseroso) de John Milton, inspiré par Ovide et Virgile, que Charles Jennens adapta et compléta par une réconciliation rationnelle caractéristique du XVIII<sup>e</sup> siècle (il Moderato) pour rédiger le livret de l'ode.

Handel, Allemand d'origine naturalisé Anglais, séduit par le goût italien («Jules César», «Scipion»), créateur de grands motets pour soli, chœur et orchestre, fait ici œuvre particulière en explorant l'esprit humain sans support narratif.



Miroir de l'ode pastorale, la chorégraphie de Mark Morris s'amuse à mimer les élans allégoriques du livret, s'aligne sur le jeu de la composition musicale ou s'en éloigne avec humour et précision... (Photo Klaus Lefebvre)

Trois états d'âme de l'homme y dialoguent : le joyeux, le méditatif et le modérateur.

**FANTAISIE.** Composée un mois d'hiver rigoureux de 1740, l'œuvre explose de fantaisie allégorique. Privée des fondations d'une action, la musique sculpte la matière sentimentale brute avec beaucoup de liberté. L'interprétation remarquable de l'œuvre que nous en donne l'Orchestre symphonique et les Chœurs de la Monnaie sous la direction de Craig Smith, nous plonge sans recul dans la magie musicale des envolées joyeuses et de la lancinante mélancolie chantées par de frémissants sopranos, ténors et basses.

Fin mélomane, Mark Morris s'amuse de ces moindres frémissements et transpose sur le corps des danseurs le jeu même de la composition : ses rythmes, le timbre de ses intruments, la tonalité de ses voix. Le chorégraphe se joue de ces associations puis s'en détache pour se rapprocher des métaphores poétiques du livret. Parfois le geste semble mimer le

chemin des notes sur la portée musicale, parfois les nuances rythmiques se donnent à voir avec une précision souriante. Parfois encore, le chorégraphe se lance dans l'illustration visuelle des descriptions littéraires. Les danseurs imagent le «tendre rossignol qui fuit le bruit des fêtes», les arbres du bois où l'homme méditatif écoute son chant mélodieux, «les chiens de chasse et le cor qu'écoute l'homme joyeux...». On sourit de cette fraîcheur naïve, distillée en clin d'œil, on s'amuse des associations gestuelles et musicales.

**LEGERETE.** Le spectacle éclate de préciosité et de naturel. Pieds nus, les cheveux libres, les danseurs sont revêtus de chemises ou robes de fin voile qui prolongent leurs mouvements de vibrations éthérées, qui aéraient leurs corps de diaphane transparence. La première partie, plus «forestière», s'harmonise de tons automnaux alors que la seconde partie, liée à l'exaltation où la mélancolie des villes affiche des couleurs criardes : roses

comme un ancien objectif d'appareil photo, des surfaces transparentes ou colorées descendent des cintres pour filtrer la vision de brouillard ou la rythmer de couleurs. L'Allegro, souligné par une atmosphère lumineuse et ensoleillée, dialogue avec il Penseroso à la clarté diffuse, aux couleurs moins franches. Le Moderato, concession de Jennens et Handel au siècle anglais de la raison, se voit, quant à lui, presque gommé du spectacle qui s'épanouira en final sur un hymne à la joie triomphante.

Par cet agréable ballet, Mark Morris, assurément, nous plonge aux sources de la modernité américaine quand Isadora Duncan, en réaction à l'académisme, improvisait pour libérer les affects spontanés de l'homme et apparaissait pieds nus, en tunique grecque, quand Ruth Saint Denis, Doris Humphrey luttait contre la conception classique du danseur-marionnette, ou quand l'expressionniste allemande Mary Wigman visait à libérer l'interprète des contraintes d'écoles. Depuis, l'eau coule sous les ponts...

Mark Morris nous replonge aux sources de l'esprit des années vingt, au temps où l'époque était folle, folle, folle. Son langage «désuet», son romantisme exacerbé, sa folie douce et son humour distillent joliesse et spontanéité. Un songe divertissant, nourri de sensibleries et intelligentes fantaisies...

Claire DIEZ.

LA LIBRE BELGIQUE

2 5 NOV. 1988